

PORTRAIT

Tout terrain

C'est une sorte de franc-tireur doté d'un flair exceptionnel et d'une extrême audace. Homme d'images obsédé d'info, **Tony Comiti** est aussi exigeant avec ses journalistes qu'avec lui-même.

Sous ses airs de Ramenagrobis matois, au sourire facile et aux yeux brillants, se devine un pater familial corse aussi affectif que chatouilleux : Tony Comiti, 59 ans dont quarante de carte de presse, en impose. Un œil vissé sur son équipe, l'autre sur les résultats d'audience qu'il arrose de ses sujets, le producteur règne en simili parrain à l'autorité naturelle sur son agence de presse. Et sur les chaînes ! « Zone interdite » ou « 66 Minutes » pour M6, « Reportages » ou « le Droit de savoir »

pour TF1, mais aussi « Envoyé spécial » sur France 2 ou « les Routes de l'impossible » sur France 5... : Tony et ses ouailles sont partout. C'est un patron qui sait se plier à la demande pour faire tourner une boîte. « On fabrique des sujets comme des artisans. Si, à "Envoyé spécial", ils veulent un meuble à trois tiroirs, ils l'auront ! », s'enthousiasme l'intéressé. Quitte à se faire traiter d'« épicier de l'info » par un détracteur.

Admiration pour son enthousiasme et sa curiosité, agacement pour son anti-intellectualisme et son exigence, l'homme est controversé. Bossier à Tony Comiti Productions, c'est du vingt-quatre heures sur vingt-quatre : repérages, tournage, montage, il faut courir à 1 000 à l'heure. « Vous allez au bout du bout de vos forces, mais vous en sortez hyper grandi », estime Patrick Spica, producteur qui a passé quatre ans entre ces murs avant de fonder sa boîte (Patrick Spica Productions) ; d'autres s'estiment plutôt épuisés par l'expérience. Tous concèdent que le boss donne sa chance aux jeunes, repère les débrouillards, ne s'arrête pas à un CV. « Dans les écoles, on enseigne aux futurs journalistes à mettre des images sur des mots, des mots sur des images. Alors, ils vont bien faire leur boulot, mais tout ça manque de sel, de curiosité, d'amitié avec les gens », déplore



Il a essuyé les balles et ramassé des scoops, ici à Beyrouth en 1983.

Tony Comiti. Ses journalistes s'avisent de rester derrière leur bureau, à lire le journal, passer des coups de fil ou consulter internet ? Il s'agace. « Dès qu'il y a trop de monde dans la rédaction, il débarque, constate Jean-Charles Doria, réalisateur à l'agence. En télé, on prend son temps, on enquête, on assure son angle, on veut être sûr d'avoir les autorisations de tournage. Pour lui, il faudrait partir avec sa caméra très rapidement. »

C'est que Comiti n'a qu'un mot à la bouche : la rue. Le terrain. Il en vient. Il a été photographe à la grande époque, quand la publication du cliché d'une fillette vietnamienne brûlée au napalm pouvait convertir l'opinion américaine au pacifisme ; puis a lâché son Leica pour la caméra et la magie des plans sonores et mobiles. Un point de non-retour. Très vite, il est embauché à TF1 comme journaliste reporter d'images. « Le plus jeune grand reporter de la rédaction, à 29 ans », balance-t-il, fier. Vingt années de boutique plus tard, de « 7/7 » en « 52 sur la Une », émission qu'il a cofondée, il se lance dans l'aventure de la production.

Il y arrive entouré d'une petite légende : les clichés des prisonniers politiques juste avant leur exécution dans un stade sous Pi-

nochet, c'est lui ; la photo de Jacques Mesrine au quartier de haute sécurité de la Santé, aussi. Il est entré au Chili dans un camion réfrigéré, s'est planqué sous une voiture pour se protéger de la mitraille au Salvador, a couvert tous les coups d'État sud-américains et même interviewé le narco-trafiquant colombien Pablo Escobar. Il a essuyé les balles et ramassé des scoops. « C'est un métier de chasseur, photographe », s'amuse l'intéressé. Se fondre dans le paysage, braquer le téléobjectif : il a tout appris à l'école du fait-divers

dont il a appliqué les méthodes à l'inter national. « C'est un animal, Comiti. Il a l'instinct du tigre. Il sent ce qui est dans l'air du temps », juge Patrick Spica. Tony reste ainsi l'un des rares à se lancer sur une piste sans qu'aucun diffuseur ne le suive au préalable.

Une aura moins reluisante, héritée des années TF1 – « le Droit de savoir » –, lui a longtemps collé au cuir. « Télé-flics », « sujets gyro pin-pon » : certains se pinçaient le nez à l'évocation des reportages Comiti. L'estampille « Envoyé spécial »,

notamment, a redoré le blason de l'inventeur du médiatique jet-setteur Massimo Gargia. « Il y a dix ans, c'était haro sur le baudet et là, tout le service public l'em-

ploie, note Patrick Spica, qui bâcha en son temps sur ces sujets people. Toute la télé fait du Tony Comiti. » Car le reportage a changé. Prime désormais la « séquence », caméra à l'épaule, cadres brinquebalants et flous rattrapés net ; sportif, mais souvent moins informatif. François Ducroux, rédacteur en chef de « 66 Minutes », le concède : « Quand il y a l'image mais que l'histoire n'est pas très bien racontée, Tony n'a pas l'air plus perturbé que ça. » Pêché d'ex-photographe, sans doute.

■ Cécile Deffontaines

“Il a l'instinct du tigre. Il sent ce qui est dans l'air du temps.”